

siers, ignorants, incivils. — Mais, enfin, dites-moi, de grâce, téméraire que vous êtes, par quel moyen espérez-vous parvenir à votre prétention puisque vous ne voulez ni or, ni argent, ni pouvoir, ni savoir, ni force, ni nombre, ni armes, ni éloquence, ni charmes, ni promesses? — Je veux qu'ils le fassent en s'humiliant devant tout le monde, en endurant toutes sortes d'affronts et d'injures, en souffrant, en mourant très honteusement et très douloureusement. Voilà un beau projet! — Oui, mes frères, et il est exécuté (1). »

(1) 42^e sermon : *Établissement de la foi*, t. V, p. 450 et suiv.

CHAPITRE V

PEUT-ON INTELLECTUELLEMENT RESTER ENCORE CATHOLIQUE ?

Les motifs intellectuels qui inclinent la raison à affirmer l'existence de Dieu, l'existence de l'âme, la divinité de Jésus-Christ ne sont donc point dépourvus de valeur.

En dépit des affirmations prétentieuses et téméraires d'une certaine école, ni les sciences naturelles, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la critique, n'ont ébranlé les bases de nos croyances.

S'il y a aujourd'hui des sujets de controverse périmés, pourrions-nous dire à notre tour, certes le catholicisme n'est pas de ceux-là.

Est-il même une question qui hante davantage le cerveau de nos concitoyens?

Le catholicisme est si peu périmé, qu'indépendamment des passions politiques qu'il soulève, on le trouve encore à la racine de toutes nos préoccupations intellectuelles et morales?

Tous les articles de revue, tous les travaux historiques et critiques en font foi.

Sans doute, les matérialistes, les sceptiques, les agnostiques font de puissants efforts pour exorciser la pensée contemporaine de toute obsession surnaturelle, mais malgré les déclarations intéressées de ces pontifes officiels, qui donc pourrait affirmer, sans être démenti par l'évidence, que tous les cerveaux et tous les cœurs sont désormais pacifiés par leur doctrine naturiste?

Avec une insistance quotidienne, ils nous reprochent nos mystères, nos miracles, et essayent de nous confondre en nous mettant en présence des difficultés réelles que

le seul exposé de la doctrine catholique soulève!

Mais quel est donc le chrétien qui a jamais eu la folle et orgueilleuse prétention d'épuiser le fond des choses et de projeter la lumière totale sur les ombres épaisses dont nous sommes enveloppés?

Refusons-nous d'admettre que la doctrine que nous professons ne résout pas toutes les difficultés?

N'enseignons-nous pas que le mystère fait partie de droit de nos croyances et que le catholicisme, tout en étant un système admirablement lié et d'une logique impeccable, ne supprime pas tous les points d'interrogation?

Et qui donc, à moins d'être Dieu lui-même, pourrait regarder la pure lumière face à face?

Tout catholique que nous sommes, la pensée de l'éternité de Dieu nous donne le vertige lorsque nous voulons la sonder.

Pour nous, comme pour les autres, la création reste le plus insoluble des mystères, et en dépit de toutes les hypothèses métaphysiques, nous n'arrivons pas à saisir comment un Dieu, acte pur, ait pu sortir de son immutabilité pour lancer les mondes dans l'espace.

Nous ne comprenons pas davantage comment tous les mondes matériels surgirent de la seule volonté d'un être immatériel?

Ne sommes-nous pas parfois troublés par cette redoutable antinomie : Dieu et le mal.

Concilier la prescience divine et le libre arbitre de l'homme n'est pas tâche facile pour le théologien !

Le problème de l'union de l'âme et du corps n'est pas moins ardu pour le philosophe !

Un enfant né d'une vierge, un Dieu fait homme, la présence réelle du Christ sous les espèces eucharistiques, que de défis en apparence jetés à la raison !

Quel tissu d'absurdités pour qui détache chacun de ces problèmes de la position qu'il occupe dans la doctrine proposée à croire et se refuse de l'envisager dans ses connexions logiques avec l'ensemble.

D'accord ! Mais, pour insondables que soient ces difficultés, valent-elles contre les certitudes que l'exercice de la raison ne peut s'empêcher de valider sous peine de se renier elle-même ?

L'existence de Dieu n'en est-elle pas moins nécessaire ?

L'hypothèse créationniste ne s'impose-t-elle pas en dépit de son obscurité ?

Le péché originel, la liberté de l'homme ne jettent-ils pas quelques lumières sur le redoutable problème du mal, et les théologiens, selon la réflexion de Renouvier lui-même, n'ont-ils pas été pendant longtemps les seuls à se préoccuper efficacement de sa solution ?

La mystérieuse union de l'âme et du

corps peut-elle être exploitée contre l'âme et contre le corps?

La doctrine du libre arbitre n'est-elle pas, non seulement postulée par la morale individuelle et sociale, mais encore étayée sur la réalité psychologique?

La divinité de Jésus-Christ est-elle proposée et imposée à la foi des croyants comme un thème purement fictif et défiant tout examen?

Et puis, en fin de compte, au nom de quelle hypothèse plus satisfaisante sollicite-t-on l'adhésion de notre esprit?

Le matérialisme sans épithète, le monisme évolutionniste, le panthéisme idéaliste peuvent-ils donner la raison dernière de toute chose? Suppriment-ils tout mystère?

L'éternité d'une matière aveugle, inconsciente, n'est-elle pas plus obscure que l'éternité d'un Dieu personnel et conscient?

Même avec le secours de la théorie évolutionniste, comment serait-il possible d'ad-

mettre que cette matière primitive, cet X effroyable, se soit lentement déterminée vers le progrès, toute seule, sans impulsion étrangère?

A quelle mystérieuse loi obéissait-elle donc pour évoluer dans le sens d'une différenciation toujours plus précise et aboutir à la vie organisée?

Quel obscur, mais sublime désir l'agitait-elle et la fit-elle passer de la vie organisée à la vie consciente et libre?

Malgré les données scientifiques chaque jour plus précises, malgré les efforts gigantesques de tant d'intelligences d'élite, qui consomment leur vie dans les recherches de laboratoire, nous n'avons toujours qu'une vue bien parcellaire des choses.

Plus nous nous éloignons des solutions du spiritualisme traditionnel, plus le mystère qui irrite tant certains de nos contemporains semble nous envelopper d'ombres épaisses.

Combien moins incohérents et plus logi-

ques sont ceux qui placent Dieu à l'origine des choses!

C'est dans ce sens que Brunetière proclamait jadis la faillite de la science. On feignit de ne point le comprendre. Les puritains de laboratoire se voilèrent la face et crièrent au blasphème. Des botanistes qui confondent la botanique avec leur herbier; des naturalistes qui bornent leur horizon à la plaque de liège sur laquelle s'étalent leurs coléoptères; des géologues qui n'ont jamais frissonné de joie qu'en étiquetant leur caillou; des médecins qui identifient la médecine avec les bouillons de culture et l'analyse microscopique d'une fibrille musculaire, se ligèrent contre lui, et en vertu de leur médiocrité plutôt que de leur mauvaise foi, lui reprochèrent d'avoir méconnu les merveilles scientifiques qui ont bouleversé notre vie sociale.

Nonobstant, il est de plus en plus avéré que la chimie, la physique, la mécanique,

les sciences naturelles et biologiques sont complètement impuissantes à solutionner le problème de nos destinées.

Qui ne se nourrirait que de conclusions scientifiques ne tarderait pas à mourir d'inanition morale.

Les sciences ne peuvent témoigner contre un seul de nos dogmes, car les sciences et les dogmes se meuvent dans deux plans différents et, à moins de contact illégitime, le conflit est impossible.

En conséquence, le théologien doit également se garder de consolider son dogme avec des étais vermoulus sous peine de compromettre le dogme lui-même, car le savant a le droit d'arrêter le théologien qui s'aventure imprudemment sur son terrain réservé.

Le conflit entre la science et la foi, impossible en droit, subsiste cependant en fait dans l'esprit de bon nombre d'intelligences sincères. Le miracle est l'occasion de ce conflit. Rien ne répugne plus à nos

savants modernes que la notion du miracle.

Certains, assez rares toutefois depuis quelques années, incompetents, disent-ils, pour trancher la question de principe, se refusent à admettre tout miracle dont eux-mêmes n'auraient pas été les diligents témoins et repoussent en conséquence tous les miracles qui se réclament de l'histoire.

Fidèles disciples de Renan, ils répètent à satiété ce qu'il écrivait lui-même dans son introduction de la *Vie de Jésus* :

« Ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie, écrivait-il, c'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible, » nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracles constatés. » Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties sérieuses pour être discuté ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on ? Une commission com-

posée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle ou devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois et que, dans l'ordre du miracle, il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surna-

turels; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là; que toujours, jusqu'ici, le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public; que d'ailleurs, le plus souvent, c'est le peuple lui-même qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir dans les grands événements et dans les grands hommes quelque chose de divin, crée après coup les légendes merveilleuses? Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons donc ce principe de critique historique qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité, quelle part d'erreur il peut recéler (1). »

(1) RENAN, *Introduction*, p. xvi.

D'autres, plus nombreux encore, affirment l'impossibilité absolue du miracle, et au nom de ce principe, incontestable pour eux, refusent même d'examiner tout fait quel qu'il soit, donné comme miraculeux. La divinité de Jésus-Christ, ses miracles, la fondation divine de l'Église ne supportent pas même l'examen pour les fervents de cette méthode. La question du surnaturel est selon eux définitivement tranchée dans le sens de la négative.

Mais comme le fait remarquer avec force Maurice Blondel :

« Pour nier la réalité de ces faits, qu'on n'emploie que des preuves de fait, s'il y en a et que l'historien n'invoque, qu'il n'insinue contre eux aucune *impossibilité*; car au nom des faits seuls, on ne prouvera jamais que ces faits sont impossibles. Et contre leur possibilité même, j'ose le déclarer en philosophe, il n'y a pas une raison spéculative qui puisse être décisive. Une

possibilité ne relève pas de la science positive, et la preuve philosophique d'une impossibilité est la plus difficile de toutes (1).»

L'intéressante *Revue de métaphysique et de morale* publiait récemment un article sur la *Crise de la pensée catholique*. L'auteur, M. G. Sorel, philosophe rationaliste, analysait en quelque pages, avec une sincérité et une franchise remarquables, la situation actuelle du catholicisme vis-à-vis de la science et de la philosophie contemporaine.

Avec un sens critique très éclairé et une indépendance d'esprit assez rare il recommandait aux rationalistes d'apporter désormais plus de prudence dans leurs affirmations contre le catholicisme. La question du miracle ne pouvait manquer de solliciter son attention ; il faudrait être médiocrement initié à l'évolution de la philosophie contemporaine pour ne pas voir toute la portée

(1) *Quinzaine*, janvier-février 1904 : Maurice BLONDEL, *Histoire et dogme*.

des conclusions dont il se fait le rapporteur.

« Les nouvelles tendances scientifiques, écrivait-il, n'aboutissant plus nécessairement à un déterminisme absolu, on comprend que tant de géomètres et de physiciens puissent concilier leur foi et leur science ; mais il y a à signaler ici un fait très curieux : ce sont les naturalistes qui acceptent le plus difficilement le miracle, et ce sont les sciences naturelles qui possèdent au moindre degré la notion de loi !

.
« On comprend qu'il serait tout à fait invraisemblable qu'un miracle se produise au cours des recherches de laboratoire ; il n'y a aucune raison pour qu'un *signe divin* apparaisse sans motifs graves relatifs à la foi (1) ; les recherches de laboratoire ne portent que sur des questions utilitaires. M. Berthelot pouvait dire en 1895 que le

(1) On sent que M. Sorel vise ici les déclarations de Renan, dont nous avons donné plus haut les termes mêmes.

mystère et le miracle ne se rencontrent point dans les livres des physiciens et n'interviennent point dans leurs explications; les théologiens sont d'accord avec lui, mais la question n'est pas là. Les savants qui suivent la religion catholique ne diffèrent en rien de leurs collègues, quand il s'agit de raisonner sur les lois physiques; ils n'ont pas la moindre superstition dans leur recherche de laboratoire, et ils sourient quand on leur dit que la foi gêne la science (1). »

On ne saurait mieux dire, et M. Sorel n'est point du reste le seul à penser ainsi. L'idée de la contingence des lois de la nature nous était familière depuis la thèse de M. Boutroux. D'autres penseurs éminents, tels MM. Bergson, Villebois, Leroy, etc., se refusent à considérer la nature sous l'angle d'un déterminisme absolument rigoureux et se gardent bien d'enchaîner leur pensée dans les étroites for-

mules issues du cerveau spécialisé de certains savants.

Il n'était cependant pas inutile, à l'heure où tant de rationalistes le prennent de si haut et nous accablent de leur orgueilleux dédain, qu'un des leurs, d'une intelligence plus compréhensive et plus loyale, soit amené à constater dans la *Revue de métaphysique et de morale* qu'« il n'y a pas de raison péremptoire pour ou contre le miracle; on l'accepte ou on le rejette pour des raisons de convictions intimes, sur lesquelles la science n'a pas de pouvoir directeur (1) ».

*
*
*

Mais, à n'en pas douter, l'immense majorité des hommes ne professent point le

(1) G. SOREL, *La crise de la pensée catholique* (*Revue de métaphysique et de morale*, septembre 1902).

matérialisme. Ceux qui, même de nos jours, ne croient pas en l'existence d'un Être supérieur et n'espèrent pas en la vie future sont assez rares.

Peu d'hommes, même parmi les savants et les philosophes, se rangent consciemment, librement, joyeusement sous le drapeau de l'athéisme.

La foi en la divinité de Jésus-Christ ne rencontre pas, à beaucoup près, la même unanimité. La conception d'un Dieu fait chair n'appartient pas du reste au domaine des vérités que l'exercice seul de la raison peut découvrir. Néanmoins, dans le monde chrétien, l'immense majorité des hommes professent implicitement ou explicitement la divinité du Christ.

Depuis les travaux de Renan, le nombre des esprits qui refusent de s'incliner devant ce dogme a augmenté très sensiblement en France. Et cependant les arguments de Renan, si troublants en apparence, n'étaient

intellectuellement décisifs qu'aux yeux du lecteur superficiel.

L'œuvre de ses disciples ne semble pas plus redoutable quant au fond. Nos modernes rationalistes du reste peuvent à peine dissimuler l'indigence de leur système sous une tenue scientifique plus précise et plus sévère et le formidable problème que soulève la personne de Jésus ne cesse pas de préoccuper le cerveau de nos contemporains.

L'émotion soulevée récemment dans tous les camps par la thèse insuffisamment explicite du savant abbé Loisy témoigne encore de la vitalité de l'esprit chrétien.

Tout esprit loyal, libre, dégagé d'idées préconçues peut étudier à son aise les travaux critiques de l'exégèse contemporaine, nous doutons qu'il arrive au bout de son enquête absolument convaincu de la non-divinité du Christ.

Son esprit flottera peut-être dans le doute,

mais, insuffisamment armé par les arguments négatifs, le problème de la divinité du Christ de nouveau se posera malgré lui et devant lui, pour peu qu'il réfléchisse.

Mais si, comme tout le proclame, le Christ est Dieu, l'Église et son grand chef spirituel peuvent-elles s'en réclamer légitimement?

Sommes-nous obligés en conscience de nous soumettre aux prescriptions de l'Église?

Jésus lui-même a-t-il réellement voulu nous imposer les dogmes, les prêtres, les sacrements, les rites?

Beaucoup se le demandent avec anxiété et les prêtres qui de temps à autre rompent avec l'Église romaine s'efforcent de légitimer leur décision.

C'est ici plus que jamais qu'il faut se défier de son imagination ou de ses désirs inconscients.

Le problème de l'autorité de l'Église ne se tranche ni d'un mot, ni d'un sourire, ni d'un sarcasme!

Oh! sans doute il y a quelque chose de troublant pour la conscience contemporaine dans la conception d'un pape, représentant de Dieu sur la terre et d'une Église seule dépositaire des plus hautes vérités qui importent aux hommes!

Et cependant n'est-ce pas là la logique même? S'il y a réellement un Dieu, était-il possible que ce Dieu ne nous enseignât pas nos droits et nos devoirs, ne nous éclairât pas sur notre destinée et ne confiât pas ce dépôt à une autorité qui l'empêche de s'altérer?

Est-ce donc là une conception si étroite et si anthropomorphique?

L'existence d'un Dieu personnel postule nécessairement la révélation.

Concevoir Dieu comme un être perdu dans l'inaccessible, à tout jamais étranger au sort des créatures dont il est l'auteur, est une conception irrationnelle et monstrueuse.

L'homme est un être affamé de vérité; le

problème de son origine et de sa destinée le torture malgré lui, et Dieu ne pouvait le laisser ainsi sans fil directeur, sans étoile lumineuse, pour le guider dans le dédale obscur de toutes les conceptions humaines.

Le même raisonnement s'impose, avec plus de force encore, à l'esprit de ceux qui admettent la divinité de Jésus-Christ.

Si Jésus n'avait pas fondé l'Église, son œuvre n'eût pas été viable ! La doctrine qu'il annonçait était si nouvelle, si hautement spirituelle, si mortifiante pour nos égoïsmes, qu'il n'en serait plus rien resté, si chacun l'eût interprétée à sa guise.

L'histoire des hérésies démontre mieux que tout raisonnement la nécessité de l'autorité et le rôle essentiellement logique de l'Église pour conserver intact le dépôt de la doctrine.

Et pour mettre en pleine évidence ce point de vue, il suffit d'étudier impartialement l'évolution du protestantisme.

Le protestantisme, à n'en pas douter, se meurt faute d'unité, faute d'autorité. En laissant le sens individuel s'emparer des Écritures, les protestants en ont fait un tel tissu de contradictions que tout esprit de bonne foi est incapable désormais de discerner la voie droite.

Cette situation est si pénible et si peu conforme à la saine raison qu'il est possible de prévoir dans un avenir plus ou moins lointain la disparition du protestantisme.

Le parti protestant compte encore dans son sein nombre d'hommes de très grande valeur intellectuelle et morale, mais il est malheureusement ravagé par l'esprit rationaliste. Certains pasteurs, et non des moindres, ne croient même plus à la divinité du Christ, au grand scandale des véritables croyants.

Le retour à l'unité chrétienne s'impose donc plus que jamais et les catholiques doivent tout faire pour multiplier les points